

4 euros

Le Bulletin

revue trimestrielle



décembre 2010

numéro 32

**Siège social :**

7, rue Florence Blumenthal
75016 Paris

Ccp du Syndicat : 1293-15R PARIS
Cotisation annuelle incluant
l'abonnement au bulletin : **46 euros**
Droits d'admission : 40 euros

Toute la correspondance doit être
adressée au Président :
Guy Bonifaci
194, Bd Pasteur
94360 Bry-sur-Marne
Tèl. : 01 48 82 16 34

Dépot légal 4e trimestre 2010
ISSN 0752-3076
COMMISSION PARITAIRE 0410 S 07288

REPRODUCTION INTERDITE
DE TOUT ARTICLE SAUF ACCORD
AVEC LA PRESIDENCE

Le Bulletin

Revue trimestrielle éditée
par le Syndicat des
Journalistes de
la Presse Périodique

Directeur de la publication
Guy Bonifaci

Rédactrice en chef
Marie-Odile Carpentier

Conception graphique et réalisation
ad.com / Pierre Duplan

Impression
K / Le Perreux-sur-Marne

Syndicat des Journalistes de la Presse Périodique

Bureau du Syndicat

Président
Guy Bonifaci

Vice-présidents
Jeanne-Marie Declide
Jean Pigeon

Secrétaire général
Gilbert Pineau

Secrétaire générale adjointe
Agata Kalinowska-Bouvy

Trésorière générale
Christiane Rafaitin †

Conseil syndical

Marie-Paule Bahisson

Claudine Barges

Guy Bonifaci

Marie-Odile Carpentier

Jeanne-Marie Declide

Paul Dunez

Pierre Duplan

Jean-Luc Favre

Nicolas Huet

Agata Kalinowska-Bouvy

Michel Loiseau

Jean Pigeon

Gilbert Pineau

Christiane Rafaitin †

Georges Robert

Jean-Claude Santier

Jean-Louis Sternbach

Gérald-Henri Vuillien

Syndic Honoraire : Hugo Harrang

Éditorial



■ **Marie-Odile Carpentier**
Mardile@orange.fr

Sommaire

Le billet du Président
page 4

A lire
Page 5

A voir
Page 8

En balade
Page 10

Coups de cœur
page 12

A table
page 13

Histoire
page 14

Témoignage
page 16

Vos droits
Page 18

Le billet du Président

« Installer la vie dans un fauteuil à soixante centimètres au-dessus du sol modifie quelques perspectives. »

Après trois mois complets d'hospitalisation, je suis revenu chez moi me caler dans un fauteuil à côté de la fenêtre. Installer la vie dans un fauteuil à soixante centimètres au-dessus du sol modifie quelques perspectives. Le regard se pose naturellement vers les arbres qui lancent vers le ciel des branches noires et défoliées comme un appel de détresse. Immobilité totale figé dans un fauteuil ? Pas tout à fait car ce fauteuil, je ne l'ai pas encore précisé, il est roulant. J'exécute de soudaines voltes et, pour passer d'une pièce à l'autre, je trace un parcours sinueux entre chaises, meubles et chambranles de portes. Bon, enfin ça roule. Vous avez été quatre-vingt-six à répondre à l'élection du Conseil syndical engagé depuis la dernière Assemblée générale. Le dépouillement de vos bulletins de vote a été

assuré par trois membres non-candidats. Vous en lirez dans ce bulletin le compte-rendu et le résultat. Vingt-cinq candidats se présentaient pour dix-huit postes à pourvoir. Tous ont obtenu des voix ; conformément à nos statuts, dix-huit syndics sont élus. J'insiste beaucoup sur le fait qu'il n'est pas nécessaire de faire partie du Conseil, élu pour trois ans et renouvelable annuellement par tiers, pour prendre une part active aux travaux du syndicat. Au début de l'année 2011, le Conseil se réunira pour élire son Bureau, désigner les responsables de chaque secteur, et choisir un nouveau Président. Je ne serai pas candidat à ma succession. Je vous remercie de tous les témoignages de sympathie reçus pendant mon hospitalisation et vous souhaite une bonne année. ■

Guy Bonifaci

Des nouvelles de nos confrères

Une nouvelle exposition de Paul Duchain à Paris.

Pour la première fois, il s'est intéressé à la taxidermie, le hasard des rencontres : comment donner un joli rôle à des animaux étonnés mais manifestement très heureux de se retrouver là, pour une seconde vie inattendue et poétique.

À poil, à plumes, à fourrure, ils ont élu domicile dans les nouvelles boîtes et vont vous surprendre.

« La chronique des choses » - Galerie Vallois/Sculptures - 35 rue de Seine - 75006 Paris. Jusqu'au 29 janvier 2011.

Peinture fraîche, Pierre Duplan

Notre ami Pierre Duplan a exposé en novembre à la Médiathèque de Villiers-sur-Marne en compagnie de Jean-Paul Dumontier et Rémi Dussel : les 3D.

Le titre de l'exposition, *Peinture fraîche*, est un clin d'œil aux anciennes affiches Ripolin. Des styles très différents dont la juxtaposition apporte la preuve que la personnalité de chacun passe en premier.

Je connais Pierre Duplan depuis des années et suis toujours surpris par sa capacité de travail : il enseigne, il écrit des livres sur

l'art, sur la communication et il trouve malgré tout le temps de peindre. En plus, il lui arrive aussi de cuisiner des plats de son Gers natal digne des meilleurs chefs. Étonnant bonhomme !

Jean-Paul Dumontier, aussi un vieil ami, est devenu photographe spécialiste des vitraux des églises et des cathédrales. Il stocke dans son ordinateur pratiquement toutes les églises de France et diffuse ses potos par l'agence La Collection. Il avait officiellement arrêté de peindre ; notre surprise fut de trouver bon nombre de nouvelles peintures qu'il ne montre à personne... Le personnage n'a rien à envier à Pierre Duplan, c'est aussi un travailleur infatigable bourré de talent. Ce sont mes amis depuis plus de quarante ans et j'en suis très fier. ■

Hugo Harrang

Actus

Sjpp. Résultats des élections pour le Conseil. Novembre 2010

Votes exprimés : 86

Membres élus,
par ordre alphabétique :

Nadine Adam
Marie-Danielle Bahisson
Claudine Bargues
Raymond Beyeler
Guy Bonifaci
Marie-Odile Carpentier
Jeanne-Marie Declide
Dominique Dumarest
Baracchi Tua
Paul Dunez
Pierre Duplan
Jean-Yves Jeudy
Agata Kalinowska-Bouvy
Michel Loiseau
Jean Pigeon

Gilbert Pineau
Pierre Ponthus
Georges Robert
Jean-Louis Sternbach
Syndic honoraire : Hugo Harrang

- Le dépouillement des votes pour la nouvelle formation du Conseil a eu lieu le mercredi 1^{er} décembre 2010 de 14h à 17h. Il a été assuré par trois membres non-candidats à l'élection : Simone Bonifaci, Arnaud Carpentier et Hugo Harrang, en présence du président, Guy Bonifaci et de la rédactrice en chef du Bulletin, Marie-Odile Carpentier.
- Ceux qui souhaiteraient consulter les détails des votes peuvent le faire auprès du Président, Guy Bonifaci.
- Ce Conseil est renouvelable par

tiers tous les ans ; ceux qui n'ont pas été élus cette année peuvent donc l'être l'année prochaine.

- Par ailleurs, il est utile de rappeler que nos confrères qui ne sont pas membres du Conseil peuvent parfaitement collaborer aux diverses tâches et activités du Syndicat (secrétariat, courrier, articles pour le Bulletin etc.), en liaison avec le Président.

- Le Conseil syndical se réunira en janvier 2011 pour procéder à l'élection du nouveau Président et du nouveau Bureau du SJPP. Le résultat sera immédiatement communiqué par courrier à l'ensemble des membres.

- L'Assemblée générale se tiendra en mars ou avril 2011, selon l'usage.

**Le Sjpp vous souhaite
une lumineuse année 2011**

Bienvenue à

Franz VAN DER MOTTE, Nadine GANNAT et Yves NOEL *qui nous ont rejoints au SJPP.*

A lire, à écouter

Voyage d'un photographe observé par des paysages.

S'il est un livre d'art qui mérite de se retrouver chez vous pour les passionnés de recherches esthétiques et travail sur la lumière, c'est bien ce livre d'Hervé Sérane. Ce moment des fêtes est tout à fait propice.

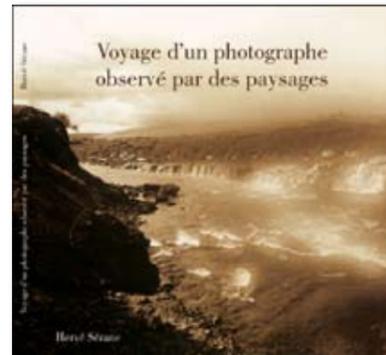
Il a toujours eu la passion pour l'art en ouvrant la Galerie Râ au siècle dernier, et sa passion pour l'image était ancrée en lui, avec ce souci constant de capter la lumière et de la montrer sur ces tirages, donnant à ceux-ci une sérénité, un relief, une bonne raison de méditer, en cet arrêt sur images qui galvanise l'instant.

Tout de suite, nous sommes entraînés dans ce cycle, Hervé Sérane nous fait revisiter le rythme

circadien où les horloges périphériques sont sensibles à la lumière. Il observe le paysage, ses ombres et capte la lumière au bon moment, où elle va décliner, pour garder ce qu'il nomme lumière intérieure non déformée par la réalité immédiate, une lumière comme mue par une force spirituelle.

C'est la quête de cette lumière qui le fascine et qu'il faut puiser dans les formes d'un paysage pour en extraire l'énergie.

Il dit « qu'on ne peut rien réaliser sans ressentir cette force spirituelle qui se révèle tout à la fois en nous et en-dehors de nous. C'est à l'instant précis où ces deux réalités fusionnent dans l'objectif que naît la vision, nourrie d'intemporalité. Je tente de saisir le rêve au moment où il s'incarne, quand il s'enfante dans son propre temps. Alchimie intrinsèque au noir et blanc, l'art



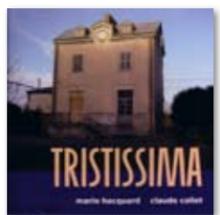
de la photographie tend à maîtriser la lumière spirituelle semblable à un pont entre le monde immédiat et celui de l'invisible ».

Dans ce trésor d'images qui ont un sens, réalisées en argentique, tirées sans surimpression ni trucages ni ordinateur, Hervé Sérane, défenseur du courant des peintres et graveurs visionnaires contemporains, montre sa fascination pour une lumière autre que celle de la réalité immédiate. ■

J.-Cl. S.

30x30 cm, relié, 128 p., 75 photographies.

Tristissima



On connaît la belle carrière de baryton de Mario Hacquard qui fut élève de notre grand Bacquier (et de Rita Streich). Premier prix du Conservatoire National de Musique, il s'est produit sur de nombreuses scènes d'opéra, interprétant notamment – « avec un soin extrême et une grande élégance », comme l'a dit *Le Monde de la Musique* - Monteverdi, Mozart, Haydn ou Rossini.

Après avoir gravé des disques qui

font référence parmi lesquels le fameux *Winterreise* de Schubert, Mario Hacquard nous offre aujourd'hui un remarquable CD d'âme spleenétique, *TRISTISSIMA*.

A l'heure des bouffons cathodiques, voilà un penchant salutaire. Démarrant les ricanements obligatoires et la hiérarchie des genres, il associe judicieusement des airs traditionnels ou familiers aux précieuses mélodies de Fauré, de la musique profane au chant grégorien.

Signalons, au piano, l'accompagnement précis et sensible de Claude Collet. Une mention particulière pour *Le Chant des marais*, hymne de

la déportation, dont notre baryton sait restituer avec émotion la tragédie. Enfin, on retrouve là, heureusement célébrée, la poésie de Prévert, Gautier ou D'Annunzio.

D'une diction irréprochable, Mario Hacquard confirme ici l'intuition pénétrante de ses dispositions expressives. Sa voix généreuse, ample mais rigoureusement maîtrisée dont les subtiles demi-teintes conviennent aux mélancolies, parvient sans effets à nous surprendre et émouvoir. ■

Raymond Beyeler

CD 2010 chez Hybrid'music
Mario Hacquard, baryton,
Claude Collet, piano

À voir



Variations sur un paysage au XVIII^e siècle, Tivoli

Dans une rue calme du Marais, délaissée par les foules qui se pressent dans les artères principales, on découvre l'hôtel de Donon.

Aussi modeste d'entrée que la rue Elzévir où il se situe, il n'est signalé aux passants que par un drapeau tricolore vieilli qui indique son appartenance à la Ville de Paris. Depuis fin 1990, c'est le musée Cognacq-Jay, dont les collections réunies par les fondateurs de la Samaritaine ont été déménagées du boulevard des Capucines pour être installées dans cet hôtel qui est mieux adapté à recevoir les oeuvres du XVIII^e siècle rassemblées par le couple de mécènes. Son directeur, M. José de Los Llanos a eu l'originale idée d'organiser une exposition autour d'un seul sujet et d'un seul lieu : l'antique site de Tivoli (Tibur dans l'antiquité) et le temple de la Sybille, vus par les artistes, principalement ceux du XVIII^e siècle, puis suivant un ordre chronologique ceux du premier quart du XIX^e. M. de Los Llanos est commissaire de l'exposition.

Ce sont donc une cinquantaine d'oeuvres : dessins, estampes, huiles, et une maquette en liège, bois et pierre qui mettent en scène ce lieu célèbre, propre à l'inspiration. Au XVIII^e siècle Tivoli, ses vestiges, son paysage agreste s'inscrit dans le fameux Grand Tour des peintres

et écrivains passionnés par la redécouverte des sites antiques. Ces monuments sont l'occasion d'étudier la nature sur le motif mais aussi de rêver, d'interpréter selon son imagination. C'est ce qui donne à cette exposition sa diversité.

L'Académie de France à Rome envoie ses jeunes artistes à Tivoli. Ce sont Fragonard, Hubert Robert dont on connaît le goût pour les ruines. Joseph Vernet y est venu aussi, ainsi que van Wittel, père de l'architecte napolitain, Piranèse puis Turpin de Crissé, Granet, pour ne citer que les plus connus. Les oeuvres proviennent de musées régionaux, du musée du Petit-Palais, de la célèbre collection de Frits Lugt (Fondation Custodia) et de collections particulières.

Les visions se colorent différemment selon le tempérament de l'artiste. Les estampes de Piranèse gardent l'aspect dramatique et irréel habituel à l'artiste ; les peintures de Granet ont cette lumière douce et nostalgique qui lui est propre ; un petit format de Turpin de Crissé baigné de lumière montre Horace lisant une de ses odes à Mécène ; quant à Léon Cogniet, il présente en 1820 quelques colonnes du temple se détachant sur un fond de montagne obscurci par le soir, composé sans doute depuis sa chambre d'auberge.

Je n'ai pas les capacités d'un critique d'art. Je voudrais seulement vous engager à aller voir cette exposition au thème inhabituel. ■

Nadine Vogel



Giovanni Battista Piranesi. *Altra Veduta del tempio della Sibilla in Tivoli*



3. Joseph Vernet (1714-1789)
Vue de Tivoli



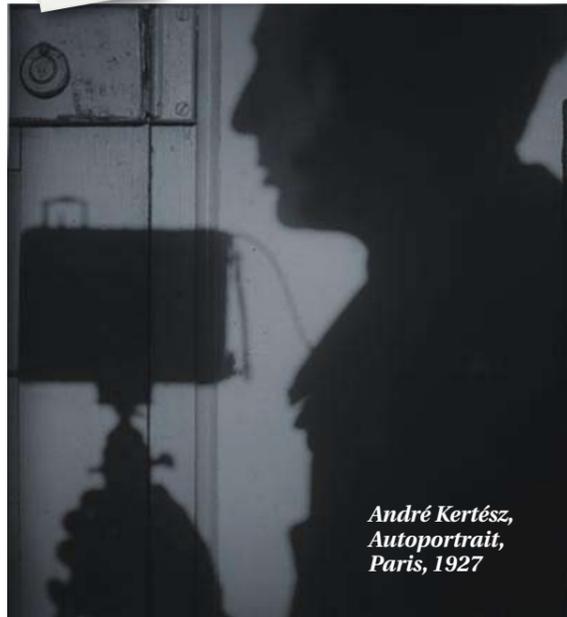
Attribué à Willem Adriaensz.
Le Temple de la Sibylle à Tivoli

Musée Cognacq-Jay, 8 rue Elzévir, 75003 Paris, jusqu'au 20 février 2011.

À voir



André Kertész au Jeu de paume



André Kertész,
Autoportrait,
Paris, 1927

« Kertész, la photographie pensive », c'est sous ce titre que s'ouvre le premier chapitre du beau et robotif catalogue¹ co-rédigé par les deux commissaires de l'exposition du Jeu de paume, Michel Frizot et Annie-Laure Wanaverbecq. L'accrochage rend pleinement l'inventivité de Kertész, la poésie, l'émotion du voyant qui donne à penser, poursuivant toute sa vie le « déjà là » dans ce qui est visible pour tous, « l'association inexplicable entre moi et ce que je vois » ; le choix des œuvres, leur mise en relation, la confrontation des différents tirages, des recadrages successifs (*Ma mère* ; *Les mains de ma mère*, 1919...) et des négatifs, ouvrent au visiteur l'univers d'un photographe qui prospecte les regards décalés (*Le cirque*, 1920 ; les portraits d'artistes et de leurs ateliers), joue des réemplois (*Montage de sept photographies et une carte*

postale), multiplie les sens pour mieux « parler » aux sens et interroger l'essence même de la photographie. Le parcours chronologique en lieux de vie et d'exploration, la Hongrie, Paris, New York, depuis *Le garçon endormi* de 1912 (agrandi et recadré en 1964) jusqu'à la *Broken plate* des toits de Paris toujours datée 1929 (tirée en 1964 avec sa trouée accidentelle) et les *Polaroids* des années 1979-1984, est ponctué et entrelacé de « bulles » plus thématiques, *Ombres et doubles*, *Cartes postales*, *Distorsions*..., qui mettent en lumière la recherche constante d'un réel latent à imaginer. La phrase de Roland Barthes, en conclusion de l'anecdote des rédacteurs de *Life* en 1937 refusant les photographies de Kertész parce que ses images « parlaient trop » – « Au fond la Photographie est subversive, non lorsqu'elle effraie, révolte ou même stigmatise, mais lorsqu'elle est *pensive* »² – donne ici toute sa force féconde. Car les deux commissaires ont réussi à accrocher ensemble et à confronter, avec de nombreux *vintages* (tirages contacts, agrandissements, recadrages) de collections publiques et privées du monde entier, les deux principales collections des négatifs conservés par la Médiathèque de l'architecture et du patrimoine et des tirages de l'Estate of André Kertész de New York, proposant aussi au spectateur

de nombreuses vitrines des diverses participations de Kertész aux revues et de ses livres³, y compris le livre de György Bölöni, *Le Véritable Ady*, où André Kertész enregistre et recrée ce qui reste visible des lieux qu'a fréquentés le poète du progrès et de l'indépendance hongroise.

Un des fondateurs du modernisme en photographie

Sur bien des points l'exposition fait déjà référence : l'intime et la pudeur poétique (les multiples recadrages d'*Elisabeth et moi*, 1933 ; les *Polaroids*), le rapport harmonisé du réel et de l'émotion (*Le nuage égaré*, New York, 1937), les recherches formelles de « l'épuisement » d'un lieu (les cheminées de New York, 1947), les angles de prise de vue (*Saint-Gervais-les-Bains*, 1929), les cadrages (*Un avion passe*, 1929), les géométries brisées (*Tour Eiffel et métro aérien*, 1933), l'attente du moment du déclenchement (*Le Peintre d'ombre*, Paris, 1926)..., mêlant les icônes (*Chez Mondrian*, 1926 ; *Satiric Dancer*, 1926 ; *Meudon*, 1928 ; *La fourchette*, 1928...) et les découvertes (*Mon frère Jenő*...1919-1920). La précision de la documentation met à mal quelques idées reçues comme celle d'un Kertész surréaliste (*Vitrine*, 1925 ; *Banlieue de Paris*, 1928...) – voir par exemple la présence de certaines de ses photographies comme *Derrière Notre-Dame*, 1925 dans les expositions sur la photographie surréaliste – ou affidé à l'un quelconque des mouvements du modernisme, montrant, que dans sa solitude même, il est un des fondateurs du modernisme en photographie. Les *Distorsions*, une commande de nus féminins pour le magazine *Le Sourire*, ont contribué à forger cette image de Kertész que brise l'exposi-

tion : simple numérotation des négatifs, absence de légende des photographies, exploration et recadrage jusqu'à la quasi disparition du corps, jusqu'au grotesque, parution tardive du livre *Distorsions* (1976) aux États-Unis et en France montrent simplement un intérêt ancien (*Nageur sous l'eau*, *Esztergom*, 1917) et continu, bien qu'un peu ironique sur la fin de sa vie pour les « déformations » (distorsion de porte fermée, *Paris*, 1984). En sus du *Nageur*, dont l'exposition montre le négatif sur plaque de verre, un tirage et le recadrage final inversé, figurent les premières déformations, (*Visage de femme*, 1927) et les portraits accompagnant l'article du nouveau rédacteur en chef de *Vu* (« Luna Park ou la clé des songes »)⁴, et prises de vues d'après les négatifs originaux, Carlos Rim, « l'homme le plus gros du monde ? » ou le reportage « Chez les marchands d'avenir »⁵.

Reportage et illustrations

Les salles consacrées au reportage et à l'illustration, en présentant en regard les séries photographiques sous forme de tirages contemporains des négatifs de Kertész et les magazines – notamment la collaboration avec *Vu* créé en 1928 par Lucien Vogel –, revues et livres dans lesquels elles sont parues, éclairent la naissance du reportage photographique moderne et les paradoxes du métier de photographe indépendant titulaire d'une carte de presse d'un magazine, du statut de l'auteur, à travers notamment le reportage sur la Trappe de Soligny, commandé par *Vu* (« Sous la règle de St Benoît », 1930) et paru conjointement dans *UHU* (1929), la *Berliner Illustrirte Zeitung* (1929) et *Neue Jugend* (1934). Les vitrines consacrées à la collaboration de Kertész à différentes revues mettent aussi en évidence le statut et le

traitement très variables de la photographie selon le support de presse, mais aussi selon les procédés de gravure (rotogravure de *Vu* ou de *Art et Médecine*...), questions toujours d'actualité.

En complément de cette rétrospective très réussie, on peut voir également quelques photographies d'André Kertész dans l'exposition *Mondrian – De Stijl* au Centre Pompidou. ■

Jean-Marie Baldner

André Kertész, Musée du Jeu de paume - 1 place de la Concorde 75008 - Paris. Jusqu'au 6 février 2011.

1. Kertész, Hazan – Jeu de paume, 2010.
2. *La chambre claire. Note sur la photographie*, Cahiers du cinéma Gallimard Seuil, 1980, p. 65.
3. *Enfants, Paris vu par André Kertész, Nos amies les bêtes...*, Washington square...
4. *Vu* 1930.
5. *Vu*, 1930).



Place de la Concorde, Paris, 1928



Nageur sous l'eau, Esztergom, 1917

À voir



Le secret de Chanda



Rien n'est plus contagieux que le mensonge. De tout temps la peur irrationnelle de l'épidémie, nourrissant de culpabilités plus ou moins absurdes les imaginaires de l'infection, a conduit les malades et leurs proches à dénier, à travestir, à duper au risque de se priver de la guérison et de contaminer leurs familles, pour se protéger du ragot, de la rumeur qui font du souffrant un fautif, un réprouvé aux yeux de la communauté normale. Parce qu'ils étaient, parce qu'ils sont porteurs d'infections perçues - sans autre raison que la méconnaissance - comme honteuses, fatales pour la communauté, des femmes, des hommes, des enfants sont disqualifiés et déçus de leur dignité et de leur liberté, exclus des liens sociaux, violentés et attaqués dans leur esprit comme dans leur chair, éliminés. *Le Secret de Chanda* d'Allan Stratton¹ fait le récit de ces peurs et de ces silences sur le sida par la voix d'une adolescente de seize ans vivant dans un pays d'Afrique australe, Chanda, qui lutte contre la destruction de sa famille autant par

la maladie que par la flétrissure et l'opprobre du voisinage.

Le réalisateur Oliver Schmitz, le scénariste Dennis Foon et le producteur Oliver Stolz ont adapté le roman. Le film se concentre sur deux moments du livre : la mort de Sara, la très jeune sœur de l'héroïne, plus jeune de quelques années que dans le livre, dont Chanda (Khomotso Manyaka), délaissant le lycée négocie l'achat du cercueil et organise, l'enterrement en l'absence de responsables adultes ; l'évolution de la maladie de Lillian (Merato Mvelase), sa mère, et la quête de Chanda qui, « devinant que les commérages se nourrissent d'a priori et de superstition », part à la recherche de la vérité de ses parents et ramène sa mère qui avait fui la rumeur et avait été cachée à l'abandon par sa famille, pour mourir chez elle, auprès de ses enfants.

Remarquablement jouée par des acteurs toujours crédibles, l'histoire de Chanda est celle d'une adolescente et de son amie Esther (Keabaka Makanyane), sous le regard bienveillant, mais extrêmement

attaché aux qu'en dira-t-on, d'une amie de sa mère Madame Tafa (Harriet Manamela) ; deux adolescentes projetées trop rapidement dans la vie adulte, ses contraintes de bien-séance et de discrétion mensongères, ses violences toujours prêtes à surgir lorsque, par exemple, les voisins épient derrière leurs rideaux ou s'assemblent pour observer, dans la poussière de la rue, la déchéance de Jonah (Aubrey Poolo), le beau-père de Chanda, prêts à se joindre à celui ou celle qui lancera la première pierre ; c'est l'histoire de ces adolescentes qui, confrontées à la mort omniprésente, dont on travestit l'origine, doivent prendre en charge seules la vie de leurs frères et sœurs plus jeunes sans autre aide que celle d'une voisine qui a aussi le secret d'une mort à cacher ; de ces adolescentes qui, comme Esther, l'amie de Chanda, parce qu'elles n'ont d'autre évidence que la prostitution pour recueillir l'argent nécessaire à rassembler ce qui reste de leur famille, sont rejetées du groupe social au risque de leur vie ; mais aussi de ces adolescentes qui, dans ce « conte sur le pouvoir de l'amitié, de la solidarité et de la loyauté », vivent la transformation de leur amitié d'enfance en vraie amitié d'adultes ; de ces adolescentes qui, parce qu'elles sont ou ont été scolarisées, sont capables de comprendre, d'analyser les situations qu'elles doivent prendre en charge seules, tour à tour subissant lucidement les comportements sociaux aberrants face à la maladie et à la rumeur, les mettant en lumière sous l'œil réprobateur des adultes ou se rebellant contre eux parce que rien n'impose que les choses doivent continuer à être faites et à être dites comme ça.

Le roman est écrit à la première per-

sonne. Sans se départir d'un réalisme sensible qui pousse à l'identification avec l'héroïne, le réalisateur a choisi de rendre, de façon très juste, cette intimité de la parole par l'utilisation appropriée de la profondeur de champ et des gros plans sur le visage et les expressions de Khomotso Manyaka. Plusieurs scènes montrent ainsi, à travers un regard entre enfance et monde adulte, la complicité avec sa mère qui lui abandonne progressivement ses responsabilités, l'opposition avec sa demi-sœur Iris (Mapaseka Mathebe), l'accueil et les soins apportés à son amie violée et défigurée par l'un de ses clients, la difficulté à s'exprimer devant le personnel

soignant du dispensaire, la dénonciation de la mise en scène d'une guérisseuse ou celle de la vacuité des diplômes affichés bien en vue dans le cabinet d'un pseudo médecin au moment où celui-ci examine sa mère et lui prescrit des médicaments miracles inadaptés et inefficaces, entretenant le mensonge sur l'atteinte réelle de la mère. Dans un souci de réalisme et d'authenticité, l'histoire est tournée en décor naturel et en langue pedi, dans les rues et les maisons et avec les habitants du township d'Elansdoorn, à environ deux cents kilomètres au nord-est de Johannesburg. Malgré toute la violence sociale et individuelle qui le sous tend, le film

touche ainsi le spectateur par sa dimension humaniste dans une grande sobriété, sans complaisance ou fausse compassion passagère, sans recherche appuyée d'un apitoiement factice par l'image ou le son² C'est précisément cette épaisseur réaliste où le décor n'a rien d'un artifice qui fait de cette quête de la vérité un conte universel sur l'attention à l'autre, la solidarité et l'amitié, propre à dénoncer les tabous, les rumeurs, la stigmatisation et la démission, les comportements irrationnels et les exclusions mortifères. ■

Jean-Marie Baldner

1. 2004, traduction française Sidonie Van den Dries, Bayard Jeunesse, 2006.
2. Musique de Ali N. Askin.



La France de Raymond Depardon

Célèbre pour ses reportages sur des lieux sensibles, pour les nombreux livres où il tisse étroitement texte et image, Raymond Depardon est un auteur sans limites. Cinéaste autant que photographe, il s'interroge toujours avec acuité sur les liens entre l'image et l'éthique. Nomade dans l'âme, il se fixe alors à lui-même la mission qui, depuis 2004, le mène sur les routes au gré des saisons et de la lumière afin de montrer à égalité les régions



que chacun rêve de visiter ou celles qui se dérobent à tout romantisme. Il montre les conséquences de l'explosion des villes françaises durant la seconde moitié du XX^e siècle qui a créé des usines à vendre en périphérie des villes entourée d'un océan de parkings, des zones périurbaines qui englobent les petites villes et les villages, la surexploitation immobilière du littoral et de la haute montagne. Au noir et blanc contrasté, à la profondeur de champ vibrante d'humanisme de ses œuvres antérieures, il préfère ici pour ses trente-six tirages argentiques en couleur lumineux de très grand format, la couleur, la lumière unique, neutre, délicate et sensible. Les humains s'éclipsent parfois, mais il photographie en premier lieu le paysage et poursuit sa recherche qui consiste à observer les traces de la présence de l'homme qui, par son intervention au fur et

à mesure de l'histoire, a modifié le territoire. Ce beau livre est né du désir très ancien de Raymond Depardon de photographier la France avec vérité, en guettant les traces de l'homme sur le territoire.

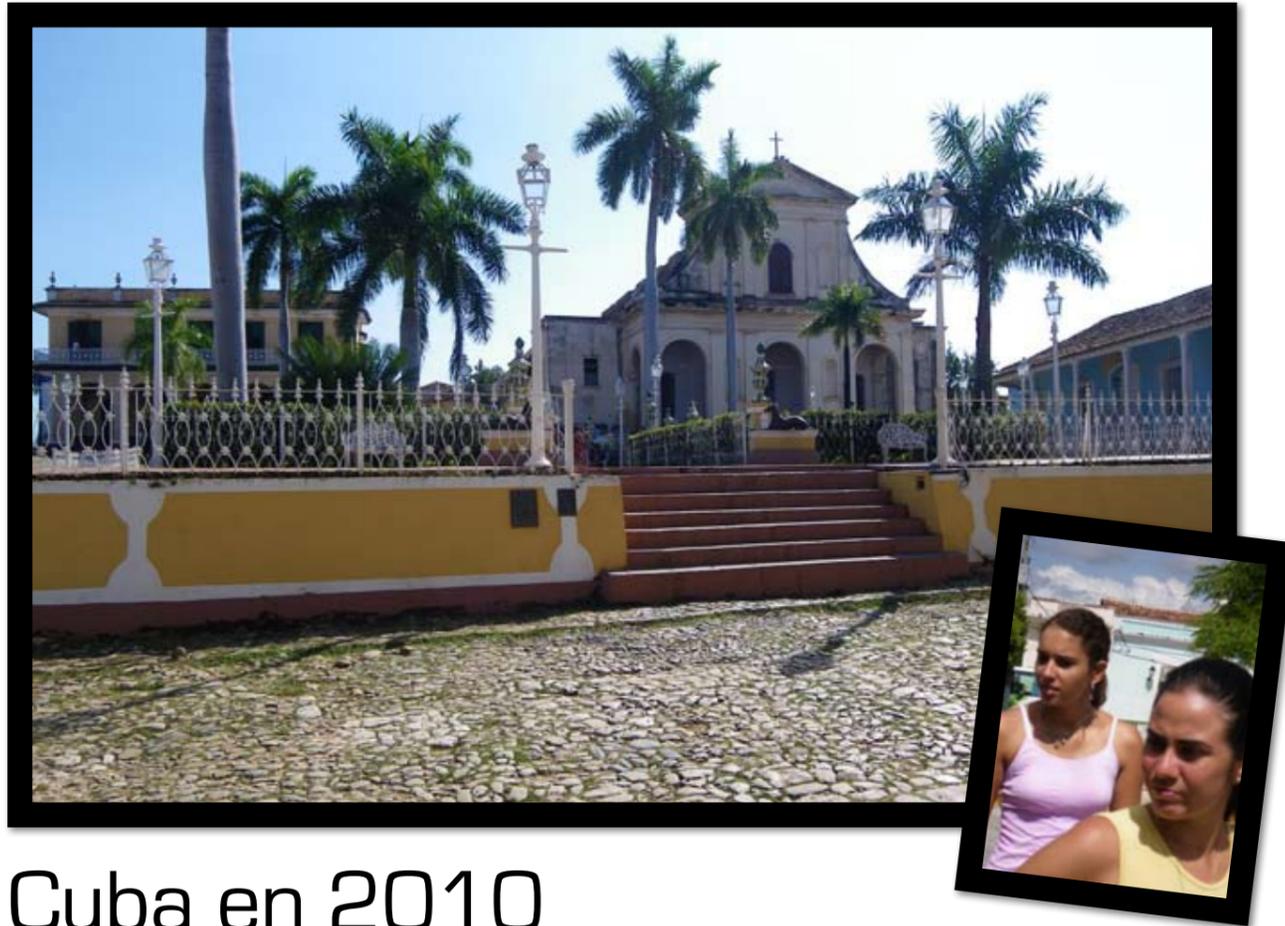
Les photographies sont prises, comme au début de l'histoire de cet art, à l'aide d'une chambre sur un pied, contrainte qui a aidé l'artiste à ne faire qu'un cliché de chaque lieu, à assumer l'angle de vue.

Enfin, Raymond Depardon a visité presque toutes les régions de France, dans un camping car aménagé, il s'est totalement imprégné des lieux, désormais saisi du désir de comprendre, pour mieux nous montrer la relation de l'homme à l'espace de vie. ■

Jean-Claude Santier

Un ouvrage a été publié en coédition BnF-Seuil, 336 p., 315 photographies. BnF, Grande Galerie, quai François Mitterrand, 75013 Paris jusqu'au 9 janvier 2011.

Réflexions



Cuba en 2010

Après un séjour de deux semaines à Cuba, Pierre Ponthus nous livre quelques impressions personnelles sur la situation de cette île qui est en train de connaître quelques évolutions politiques.

Promenez-vous dans les rues de la Havane au charme colonial désuet... Découvrez les luxueuses maisons à patio... La Havane est comme un musée en plein air. Chaque époque a imprimé sa marque depuis la puissance coloniale espagnole du XVIIe siècle jusqu'à la bourgeoisie locale du XIXe siècle. La ville a gardé l'extravagance des rois du sucre et du café, et chantée par Hemingway.

Tout semble fictif comme sur un plateau de cinéma, en voie de sur-

vie car bien des quartiers sont délabrés et la vie au quotidien n'est pas toute rose, même si c'est couleur dominante.

Il suffit de discuter avec les habitants au détour d'une rue pour apprendre que le modèle de vie n'a plus rien de satisfaisant.

Pour les Cubains, l'État s'occupe de tout. Chacun est pris en charge depuis la naissance et a droit à l'enseignement gratuit et aux soins médicaux, sauf qu'il est très difficile d'acheter des livres ou

d'avoir des médicaments de base. Mais alors pourquoi ? Parce que la plupart des livres et des médicaments doivent être achetés en pesos dits « convertibles » (CUC) qui ne peuvent s'acquérir qu'à partir de devises étrangères. Or la devise cubaine est le « peso », celui que reçoit tout Cubain de l'État, en tant que fonctionnaire. Cette devise ne lui permet d'acheter que le strict nécessaire à sa vie de tous les jours comme le lait, le pain, et très rarement de la viande ou du poisson

(une fois par mois). C'est même un jeu de piste puisqu'il faut disposer de coupons pour pouvoir acheter, comme du temps de la Seconde Guerre mondiale en France.

Ceux qui s'en sortent sont ceux qui sont en contact avec les touristes car il leur est facile de monnayer leurs services contre des pesos convertibles. Le peso convertible représente 24 fois plus que le peso obtenu de l'État.

La conséquence est que les enfants cubains aujourd'hui ne rêvent plus de faire des études puis de choisir un métier correspondant à leurs connaissances, mais cherchent comment ils vont s'en sortir en devenant chauffeur de taxi ou serveurs dans un bar !

L'absence de propriété privée fait que le Cubain se demande aujourd'hui pourquoi il ferait plus que de la présence dans son emploi étatique puisque sa paie en fin de mois restera à un faible niveau en peso non convertible. D'où l'absence de vendeurs motivés dans les boutiques qui appartiennent toutes à l'État, d'où l'absence de service dans toutes les administrations où il faut se montrer très exigeant pour acheter des timbres ou changer de la monnaie.

Ce système n'est pas sans rappeler celui qui prévalait dans les pays de l'Est en Europe avec le folklore en moins. Mais depuis, il y a eu le « mur de Berlin » avec un grand changement dans les mentalités.

Le leader Fidel Castro s'en est récemment ému en indiquant à un journaliste américain que le système cubain ne pouvait plus s'exporter car il ne convenait même plus à la population de son pays. Accent de lucidité ou démagogie du moment ?

Toujours est-il que son frère Raoul qui est en charge des affaires de l'État doit faire face à une crise monétaire sans précédent. Les géné-

reux donateurs qu'étaient ses alliés politiques : en premier la Russie, ex-Union soviétique, qui, du temps de la guerre froide, a utilisé Cuba pour mener une forte pression sur les USA, et le Venezuela aujourd'hui, se montrent de plus en plus réticents à soutenir financièrement Cuba.

Comme les expatriés cubains, au nombre de 700 000 sur une population de plus de 11,3 millions, sont les seuls contributeurs nets en réalité, cela pose la question budgétaire à venir.

C'est une des raisons pour lesquelles Raoul Castro vient d'annoncer qu'un peu plus de 600 000 fonctionnaires seront affectés au secteur privé. Le communiqué ne précise pas si les règles de propriété privées vont évoluer dans un sens plus libéral pour permettre à ces ex-fonctionnaires de gérer leurs activités nouvelles dans un sens plus libéral voire capitaliste.

Peut-être faut-il interpréter les propos d'El Lider Maximo comme ceux d'un politique indéterminable qui veut s'assurer de l'après marxisme dans son propre pays ? Ne fait-il pas partie du club « des Cubains de 120 ans », club qui s'est donné pour objectif de tout faire pour atteindre l'âge de 120 ans ?

« Ceux qui s'en sortent sont ceux qui sont en contact avec les touristes. »

Après tout, Fidel Castro qui est issu d'une famille rurale aisée à Oriente, s'est surtout opposé au dictateur dominicain Trujillo et, au-delà, à une certaine forme de mainmise du grand voisin américain sur les richesses de la Havane. A-t-il perdu pour cela tout sens de la propriété personnelle et pense-t-il encore que tout doit être pour la révolution ?

En homme très informé des évolutions de ce monde, ne recherche-t-il pas une adaptation pragmatique de son pays aux nouvelles données de l'économie mondiale ?

Faut-il croire que le risque d'un retour en force des exilés cubains est si faible qu'il peut prendre aujourd'hui la position d'aider à une évolution lente mais indispensable de la nation cubaine vers une économie mixte, qui puisse garder les idéaux de la révolution sociale avec une économie plus libérale ?

L'avenir nous le dira mais le peuple continue d'avoir beaucoup d'anxiété sur l'apparente ouverture vers le libéralisme. ■

Pierre Ponthus



Les coups de cœur de Nadine

Si je reste



Mia est une ado de 17 ans. Elle vit la vie que l'on peut imaginer à cet âge. Elle est amoureuse d'Adam, qui joue de la guitare dans un groupe, elle-même est passionnée de violoncelle, a une meilleure amie Kim, des parents originaux, un petit frère adorable, des grands-parents charmants... tout pour être heureuse!

Puis c'est le drame, la vie qui bascule en une fraction de seconde... un horrible accident dans lequel

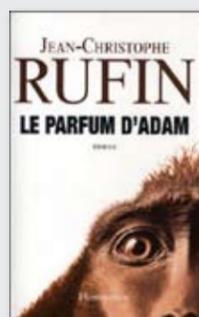
sa famille disparaît! Elle-même est très grièvement blessée. Il faudra qu'elle choisisse entre se laisser mourir pour rejoindre sa famille, ou rester en vie avec Adam dont elle a tant besoin. Un choix cruel à ce jeune âge! Une décision si difficile à prendre. C'est la force de l'amour qui va la guider et la sauver!

C'est un livre qui peut aider les ados et adultes lors de la perte de personnes chères, et qui donne beaucoup de forces pour décider de revivre, mais c'est aussi un roman très agréable à lire où la musique et l'amour ont une place vitale. ■

Nadine Adam

Gayle Forman, Editions Oh! 15, 90 €

Le parfum d'Adam



« Il y a dans la Bible et dans la vie une grande nostalgie pour un temps où l'homme, la nature, les animaux étaient en harmonie! » (Mc Léod)

Le paradis perdu est un des plus importants thèmes du christianisme. Les croyants savent qu'ils vont le retrouver dans l'au-delà, mais tous rêvent - quand même - d'un paradis terrestre où la paix règnerait!

Adam exhalait un certain « parfum » avant la chute! Comment le lui redonner pour réconcilier l'homme et son environnement? On pourrait imaginer que la dé-

fense de ce dernier est la solution! Mais le milieu écologique a aussi ses « guerres » intérieures! En participant à une simple libération d'animaux, Juliette, « écolo » idéaliste, va être entraînée dans un complot machiavélique, ainsi que Paul et Kerry, anciens agents secrets...

Jean-Christophe Rufin (de l'Académie française), médecin engagé vingt ans dans l'action humanitaire, nous propose, à travers son roman, qui nous entraîne du Cap-Vert à la Pologne, du Colorado jusqu'au Brésil, d'essayer individuellement de retrouver ce fameux parfum d'Adam! A nous de nous poser les bonnes questions et de chercher et trouver de petites solutions... ■

N.A

Jean-Christophe Rufin, Editions Folio 9,10 €

Le Voile des illusions



Londres, dans les années vingt, Kitty doit obéissance à sa famille, surtout à sa mère autoritaire, et doit tenir son « rang » en société.

Lors d'une soirée, elle rencontre Walter, médecin bactériologiste, et décide de l'épouser, pour échapper à sa vie. Elle le suit à Shanghai, où il exerce... Comme elle s'ennuie, elle tombe amoureuse d'un autre homme, qui ne veut pas l'épouser, donc elle se résout à accompagner son mari dans une région éloignée de Chine, atteinte par le choléra...

Voir Walter se débattre pour sauver des vies l'amènera à aimer son mari et à s'investir dans ce combat!

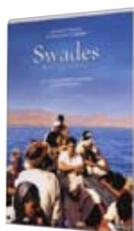
Un voyage exotique au cœur de paysages somptueux, qui devient aussi un voyage initiatique. ■

N.A

DVD, d'après The Painted Veil, de Somerset Maugham, avec Naomi Watts et Edward Norton (2007).

Swades : Nous, le peuple.

Mohan, d'origine indienne, est ingénieur aux Etats-Unis, à la Nasa. Il a une vie rêvée, mais n'est pas heureux! Il est très nostalgique de son pays, de ses amis, de ses souvenirs et surtout de la femme qui l'a élevé! Il a besoin d'un retour à ses racines et revient dans son village. Il se rend compte de sa pauvreté et décide alors de se servir de ses connaissances pour aider ses amis.



Un voyage émouvant dans l'Inde rurale, aux paysages colorés de sarris, mais aussi un voyage aux couleurs de l'Amour. ■

N.A

DVD, film réalisé par Ashutosh Gowariker (2005)

À table

La chronique gourmande de Ritz



XO HOTEL SAINT JAMES,
355 rue Saint Jacques Ouest
Montréal, Québec, 514 841-3111.

Notre santé

Le ventre et l'audace de l'acupuncture

Il ne serait pas juste de dire que la médecine a accordé peu de valeur aux conditions du ventre. L'importance de la nutrition, le souci de la régulation des selles ont depuis toujours été le fondement - c'est le cas de le dire - de tout traitement.

Si nous partons, physiologiquement, du fœtus lové dans sa cavité, le ventre peut être considéré comme le centre d'où rayonne, par agrégation, la société corporelle. Le nombril, omphalos, est symbole du centre du microcosme humain - et du monde.

C'est, fondamentalement, un espace vide, comme l'expriment les dessins d'enfants, espace délimité en bas par le périnée, en haut par le diaphragme, frontière entre l'intérieur, le primitif pulsionnel et le supérieur, le secondaire rationnel.

Le ventre est un «empire» en constantes relations amicales ou hostiles avec deux autres empires, l'un dans la tête, celui de la pensée et de l'activité consciente, l'autre dans le thorax, dans la «poitrine», celui de la peine et de la douleur, ou de la joie et de l'enthousiasme - en fait l'amour...

Ces trois empires communiquent entre eux par des organes situés à leurs frontières (c'est là une notion importante dans la compréhension de l'action de l'acupuncture) : l'esprit et l'affectif communiquent par le cou qui contient cet appareil à vibrer grâce auquel existe le langage verbal. Le pulsionnel et encore l'affectif communiquent par le dôme du diaphragme.

Le monde des pulsions, des désirs du corps, du biologique - le ventre - a des relations difficiles avec le monde de l'affectif et très difficiles avec le monde de l'esprit.

L'acupuncture permet de rétablir la libre communication entre les différents empires du corps et à l'intérieur de chacun, de manière à restituer une circulation d'énergie qui, libérée, ne s'exprimera plus en maladie. Cette libre communication retrouvée permet ainsi à l'être humain de se placer en relation harmonieuse avec le monde.

Cette communication, amicale ou hostile, de la tête, de la poitrine et du ventre, est la même que celle des cellules, des tissus et des organes entre eux. La même que celle des hommes entre eux. Tout ce qui est humain aspire à l'autre pour le fuir ensuite. Il ne s'agit jamais d'une union, mais d'une approche et d'un recul, d'un rythme. Il en va ainsi pour les peuples.

Le ventre est une de ces grandes images qui expriment les profondeurs que l'homme sent en lui-même. C'est d'abord le siège des désirs insatiables. Alain a écrit : «Au-dessous du diaphragme se trouve le ventre insatiable dont parle le mendiant d'Homère ; et nous le nommerons hydre afin de rappeler les innombrables désirs qui sont comme couchés et repliés les uns sur les autres dans les rares moments où tout le ventre dort.» Parmi ces désirs insatiables, sont tapies la mauvaise humeur, l'envie et l'avarice, conséquences de l'avidité. Comme elle, la contrariété ou la contrainte «resserrent».

Ces désirs logent sous le diaphragme avec le souci et le chagrin. Ils utilisent

l'accumulation des gaz dans les parties intestinales crispées, oppressant le plexus solaire et provoquant des désordres mécaniques et chimiques. Le ventre contient donc l'avarice mais aussi la générosité... qui peut conduire au «relâchement» et à toutes les diarrhées de l'angoisse.

Une monographie serait à écrire sur le «pet de travers» pris trop à la légère par la médecine classique qui ne s'est pas décidée à rechercher s'il existe une correspondance entre la formation de gaz et le psychisme. Or, en dehors de l'hypothèse de phénomène de décomposition du bol alimentaire, la majorité des «ballonnements» se constitue sous l'influence d'émotions conscientes ou inconscientes.

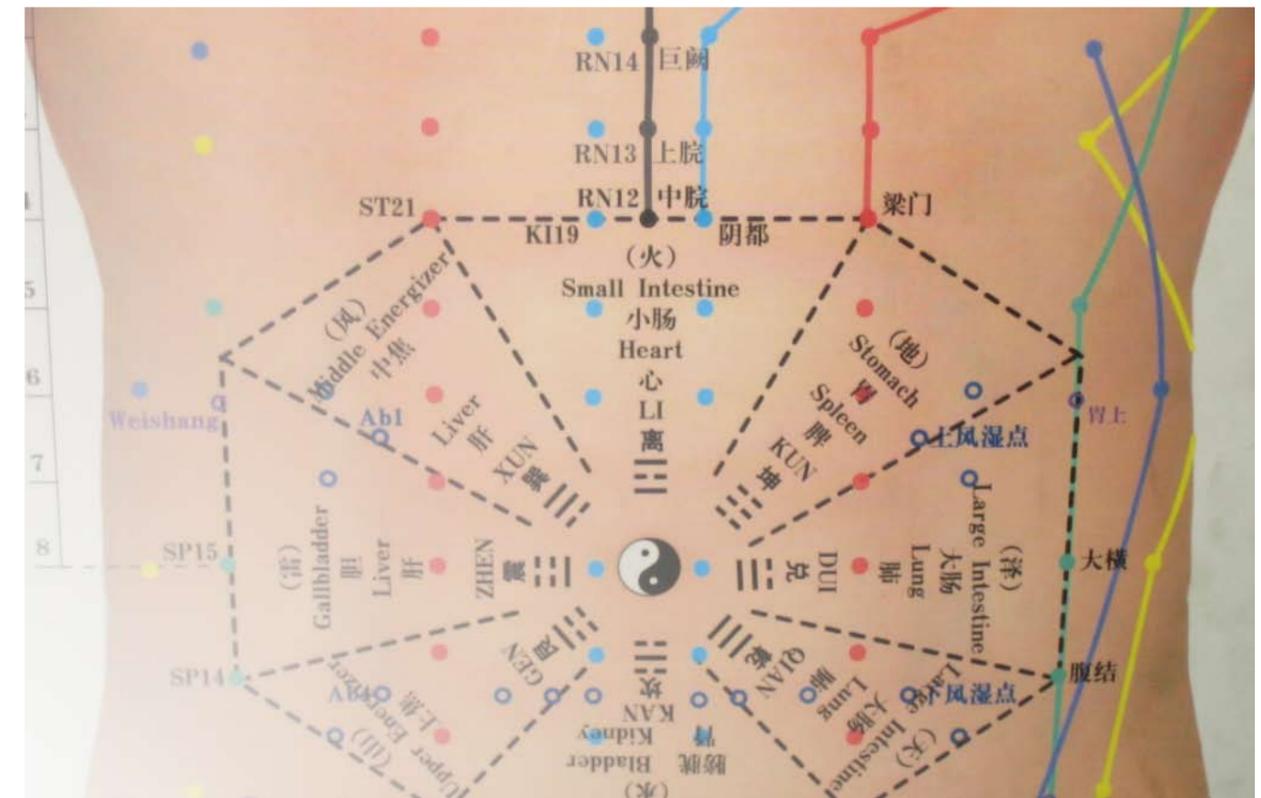
Dans l'imagination, le ventre représente surtout une valeur de bien-être doux, chaud, jamais attaqué. C'est un absolu d'intimité, d'inconscient heureux. Un «toit est un ventre», disait Claudel.

Le ventre, c'est la cavité parfaite du ventre maternel, le symbole de la mère, avec les notions de mort et de naissance.

Le ventre, c'est la satisfaction. Être rassasié c'est bon, et c'est, après le sommeil, le but de la vie enfantine - et parfois de toute vie d'adulte...

Il faudrait décrire les formes des ventres et surtout ce que l'individu porte en soi d'aspiration et de nostalgie de la grossesse.

L'homme ne possédant ni vagin ni matrice, le «ça» de l'homme a recours à la représentation enfantine d'après laquelle la fécondation s'opère par la bouche et l'enfant se porte sous le cœur, dans l'estomac. Et la voilà, l'obésité masculine...



S'occuper du ventre, c'est s'occuper du sacré, du secret et du honteux. C'est s'occuper de «l'indécence». D'ailleurs en anglais, en suédois et même en allemand, le terme ventre est remplacé par estomac.

Je veux juste rappeler que celui de la femme est «employé» déplorablement : les impuissants et les éjaculateurs prématurés chroniques répètent d'une façon inchangée le même échec survenant au même épisode dans un monde de convenances coïtales dont ils n'ont pas cherché à briser les habitudes. Il leur semble qu'un coït pratiqué autrement que ventre à ventre sortirait de la bienséance...

L'acupuncteur soigne votre ventre dans sa globalité, en utili-

sant les points d'un vaisseau dit merveilleux, le «tchong mo». Les Chinois connaissent l'importance de «l'âme du ventre» et ont traduit leur conception par une sorte de constellation projetée sur le corps, dans une rigueur architecturale, à travers ce réseau relationnel particulier. Le ventre, en relation avec «l'empire» de la poitrine et de loin avec «l'empire» de la tête, se suffit à lui-même et se protège des influences de la tête... d'où, peut-être, l'expression : «ma tête est malade, parle à mon... ventre».

Le réseau des méridiens est l'expression symbolique d'une relation. Certains de ses points déclenchent, une fois stimulés, une

diversité de processus mentaux qui s'associent à nos autres expériences. Ils permettent une relation entre les différentes localisations des sensations corporelles, colorées par notre passé et notre éternel présent, et une modification de la conscience interne du corps, du vécu de notre corps.

C'est cela l'acupuncture : un langage. C'est cette aventure audacieuse de l'aiguille, faite de hardiesse et d'originalité, encore pour nous, Occidentaux. Cette aventure que nous, médecins acupuncteurs, entreprenons avec succès. ■

Dr. Claude Le Pestre

Président de l'Institut européen de recherche en sinitriologie, homéopathie et ayurveda.

Nos droits

L'affaire CC BY-SA-Flammarion



Michel Houellebecq

Le trublion

Candidat « Nouvelle Vague » aux législatives de 2007 dans la 9^e circonscription de Paris, à 25 ans, titulaire d'un Master d'informatique et mathématique, Florent Gallaire met, le 26 novembre dernier sur son blog, le pdf du texte intégral de *La carte et le territoire* de Michel Houellebecq.

Piratage ?

Non. Il s'appuie sur les principes de la Licence Creative Commons BY-SA qui régissent Wikipédia. (voir plus bas)

Il estime qu'à partir du moment où Michel Houellebecq inclut dans son roman des passages de l'encyclopédie Wikipédia sans les signaler comme citations, ni citer Wikipédia, il tombe sous la loi qui régit la rédaction et la publication – à titre non privé – de cette encyclopédie. Et, par un effet de syllogisme étonnant mais incontournable, son livre entre dans la licence Creative Commons et sa publication sur Internet devient donc libre et gratuite.

La position de Flammarion

L'éditeur pourrait être accusé de violer une licence libre en continuant à vendre les exemplaires imprimés chez lui. Gilles Haéri, directeur général, déclare : « rendre disponible en téléchargement légal, dès la semaine prochaine [début décembre] la totalité de l'œuvre de Michel Houellebecq. »

Il eût été prudent de le faire avant. Florent Gallaire déclare à Actualité :

« C'est probablement une incompréhension juridique, ou bien peut-être ne s'intéressent-ils pas à ces questions. Ou alors, ils font semblant de ne pas comprendre. » Et pour se mettre en conformité, que faudrait-il faire alors ? « C'est simple : rajouter sur une page les sources utilisées, et indiquer que le livre est sous licence Creative Commons. Rien n'interdit dans la licence de Wikipedia de commercialiser les œuvres réutilisant du contenu. Simplement, Flammarion ne peut pas le faire... » Silence... « Parce que si c'était le cas, la licence Creative Commons permettrait alors à Gallimard de s'emparer du texte et de le vendre à son tour. » Tout se complique.

Flammarion met Florent Gallaire en demeure de retirer le pdf du texte de M. Houellebecq de son blog, ce qu'il accepte immédiatement, le 1er décembre.

La position de Wikipédia

Les contributeurs de Wikipédia, à chaque fois qu'ils valident une contribution, placent celle-ci sous la licence de réutilisation Creative Commons CC-BY-SA.

Les contributeurs acceptent donc que leurs écrits puissent être reproduits, modifiés, distribués et com-

muniés sans restrictions.

Mais à la condition que l'auteur soit cité (paternité de l'œuvre) et que le contenu réutilisé soit redistribué sous la même licence.

D'une part, Wikimedia France rappelle à Flammarion que la loi (Code de la propriété intellectuelle, article L122-5, alinéa 3a) impose, pour toute citation de texte provenant d'un autre document, la **mention de sa source**. C'est une **obligation légale**.

D'autre part, Wikimedia France ne soutient pas l'initiative de Florent Gallaire, qui a mis en ligne une version de l'œuvre de Michel Houellebecq et l'a placée sous licence Creative Commons CC-BY-SA.

Les licences Creative Commons s'appuient sur le droit d'auteur pour donner à chacun la liberté de partager ses productions intellectuelles. Elles ne peuvent en aucun cas servir de prétexte au fait de bafouer le droit moral d'un écrivain. Mais personne n'a à se faire justice soi-même, il y a un système judiciaire pour cela.

Enfin, cet épisode, dont on peut suivre les étapes et les commentaires qui les ont accompagnées sur la newsletter d'actualite.com, aura mis en évidence les manques au respect des règles du jeu des licences libres. Et aura aussi mis en avant que les licences libres ne garantissent pas le respect du droit des auteurs. « ... Les auteurs et les éditeurs ont maintenant conscience de la situation, et (...) les implications des licences libres à Copyleft sont pour la première fois connues du grand public » déclare Florent Gallaire. ■

M.-O.C.

Sources : newsletter@actualite.com

Hommage

André Falcon et la grande magie

C'est un plaisir de remarquer, au hasard de nos pas, les nombreuses épigraphes ou citations qui émaillent ruelles et boulevards, au Quartier Latin. On visite ainsi naturellement l'histoire des idées, des arts ou de la littérature.

Et on se plaît à imaginer Hemingway, Verlaine et Descartes, qui résidaient à deux pas, prendre un verre ensemble, hors du temps, à la Contrescarpe.

Nous étions hier (30 novembre 2010) au 3bis rue de Vaugirard. Monsieur le Maire y aggravait encore notre curiosité en dévoilant une nouvelle plaque devant une assistance bruisante et émue : des amis venus se souvenir d'André Falcon (1924-2009) qui, nous dit le marbre, « Sociétaire de la Comédie-Française, habita soixante ans cette maison ». Nous avions ici une part de passé commun et c'est aussi un peu de notre vie qui pétrifiait.

Je me souvins de la critique du *Monde* : « André Falcon est un virtuose du ténébreux. Artiste rare, plein d'élégance et de mystère, il impose un malaise délicieux. Jamais peut-être Alceste n'a été mieux joué ».

André Falcon fut premier prix du Conservatoire de Paris en 1946. Aussitôt engagé par la Maison de Molière, il en est devenu l'un des plus jeunes sociétaires. *Voix d'un âge d'or de la Comédie-Française*, comme l'a dit l'administrateur du Français, *héros tragique, tragédien héroïque*, il est Britannicus, Néron, Titus, Rodrigue, Roméo, Ruy Blas ou l'Ange *du Soulier de*

Satin. Partenaire de Delon et Ventura au cinéma, il marqua aussi, par sa présence, une télévision de qualité, notamment dans *Les Rois maudits*. C'était le temps du noir et blanc. Mais nul, au 3bis rue de Vaugirard (voir plus haut), n'avait la télévision. Sauf Marthe Pesqueux - Prothèse et Podologie - heureuse d'inviter l'immeuble, voire les alentours. On vit ainsi fraterniser chez elle, par la force de l'Art (et d'Enguerrand de Marigny), comptable, podologue, comédien, archéologue et poète. Nicole et André Falcon eurent une fille, Cécile, qui a aujourd'hui

trente ans. Elle rend ici à son père un émouvant hommage. Auprès de Michel Vuillermoz, on dirait la princesse de Montpensier. Catherine Samie vibre comme sur scène et Evelyne Dassas, devant, éblouit. Nous oublions Jacques Sereys, son humilité, Daniel Russo et bien d'autres qui font le bonheur de nos théâtres. Voilà : comme dans Eduardo de Filippo, le disparu était vivant, quelque part. Et il ne tenait qu'à nous de le faire apparaître. Denys Podalydès, méditatif, soupçonne là une *Grande Magia*. ■

Raymond Beyeler



